

Tourisme africain

Autor(en): **Gouzy, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways**

Band (Jahr): **4 (1930)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-780566>

Nutzungsbedingungen

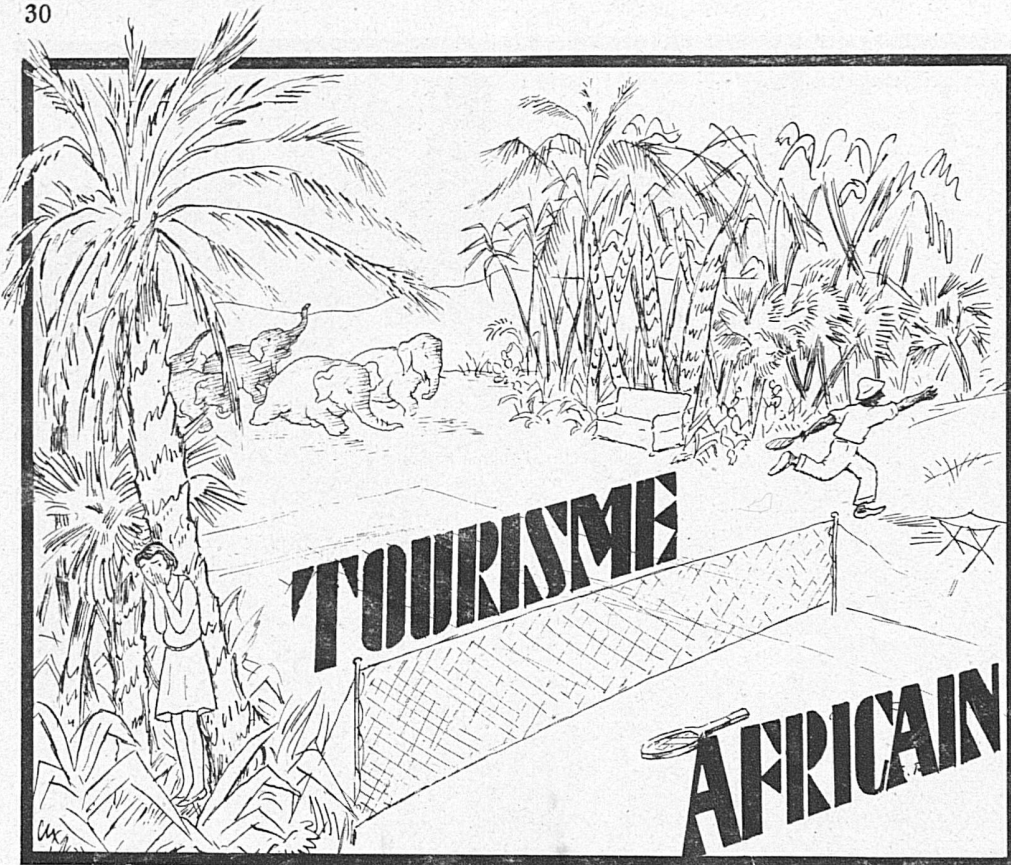
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

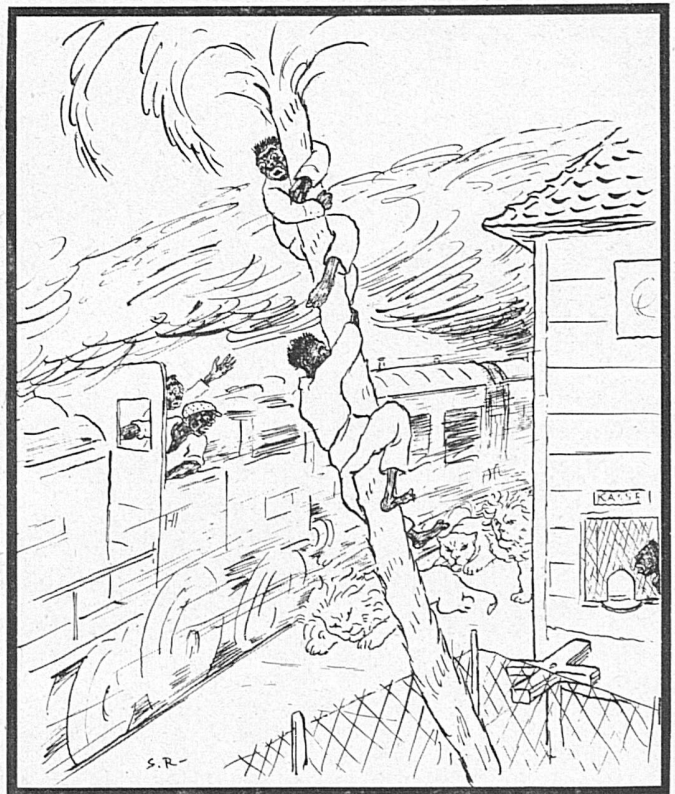


Le continent « mystérieux » de Stanley le devient de moins en moins. Et d'ici pas bien longtemps, les régions dans lesquelles le grand explorateur eut à lutter contre de farouches antropophages seront parcourues par les touristes, qui ne courront plus le moindre risque de faire connaissance avec les marmites desdits cannibales... lesquels, d'ailleurs, vont voir leurs amis à motocyclette, quand ce n'est pas en limousine. Le *safari*, la pittoresque caravane d'autrefois, n'existe presque plus, et quant à la pirogue, c'est le canot-moteur qui l'a remplacée. Le ciel, un peu partout, est sillonné par des avions. On peut, aujourd'hui, traverser fort commodément l'Afrique en chemin de fer, de l'est à l'ouest et du sud au nord. L'on ne s'en fait pas faute, d'ailleurs; la chose n'a plus rien d'extraordinaire et je me rappelle qu'à Beira, sur l'Océan Indien, où j'ai séjourné il y a quelques années, tous les hôtels de l'endroit — il y en a une demi-douzaine — étaient occupés à ce moment-là par une *party*, comprenant nombre de représentants du beau sexe, qui se proposait de gagner, par voie ferrée, Lobito-Bay, de « l'autre côté », c'est-à-dire sur le littoral de l'Atlantique. Le trajet devait s'effectuer en un mois environ, cela parce qu'à cette époque il y avait encore un « trou » sur le tronçon reliant le Katanga à l'Angola. Ici, comme cela se fait partout en Afrique, l'automobile devait suppléer le rail.

Rien de plus pittoresque, d'ailleurs, que le départ de ce train du Mashonaland qui, trois fois par semaine, quitte la capitale de l'Est-Africain portugais pour filer, par Salisbury, en Rhodésie et par Bulovayo — pour MM. les voyageurs à destination du Cap, changement de voiture... — vers Livingstone, sur le Zambèze, d'où la ligne court vers le nord; par Broken-Hill, on atteint Elisabethville, grande cité tout à fait moderne que les Belges ont fait surgir du sol dans une région où mon camarade Brasseur, voilà trente ans à peine, recevait — quand il le recevait... — son courrier tous les sept ou huit mois.

Pour les braves gens de Beira, qui ne sont point gâtés, le départ du Beira-Mashonaland Railway, du *BMR*, comme on dit là-bas — car la manie des abréviations a pénétré jusqu'au Monomotapa — est toujours un petit événement. Le dimanche notamment, après le thé, on s'en va par les sablonneuses artères jusqu'à la station, contempler les grands wagons très confortables qui emporteront le voyageur au pays des rhinocéros, des lions et des éléphants. Car il y en a encore, Dieu soit loué, de ces bestioles là-bas, même dans les parages où golf, tennis et *dancings* ont fait leur apparition. Dieu soit loué, parce que rhinos, éléphants ou lions apportent une note pittoresque dans l'existence. Preuve en soit le petit fait divers, éminemment ferroviaire si j'ose dire, à ce titre, donc, bien digne de figurer dans la *Revue des CFF* et,

par surcroît, parfaitement authentique, qui s'est passé, il n'y a pas bien longtemps, dans la Rhodésie du nord. Le mécanicien d'un convoi arrivant en vue d'une petite gare, à vrai dire fort isolée et en pleine brousse, constata avec surprise qu'on ne lui faisait pas les signaux réglementaires et que la station paraissait abandonnée. Marchant à petite vapeur, il arriva à proximité des bâtiments, où tout s'expliqua. Trois énormes lions, gravement, déambulaient sur le quai où ils remplaçaient chef de gare.





adjoint et aiguilleur. Des coups de sifflet stridents et quelques jets de vapeur suffisent d'ailleurs à mettre en fuite les intrus. Sur quoi l'on vit réapparaître, prudemment, le personnel qui en toute hâte s'était juché sur un arbre voisin. Le métier de « cheminot », on le voit, ne manque pas d'imprévu au continent noir et le fonctionnaire ne saurait s'y plaindre de la monotonie du service !

A une autre occasion (cette fois-ci, c'est au Kenya que la chose s'est passée) un rhinocéros entra en conflit avec l'administration du chemin de fer de l'Ouganda qui aurait certainement actionné le pachyderme si... mais que je conte cette petite histoire, non moins « ferroviaire » que la précédente, dans l'ordre qui convient.

C'était de nuit. Le convoi de l'UR, à grand renfort de fumée et d'escarbilles — on n'a pas encore, là-bas, la traction électrique — roulait entre Kibwesi et Makindu, lorsqu'un choc formidable, soudain, alarma mécanicien et chauffeur qui s'empressèrent de bloquer les freins. Du coup, la locomotive et trois wagons étaient sortis des rails.

Ayant mis pied à terre, les deux hommes se rendirent immédiatement compte de ce qui s'était passé. Ils purent aisément reconstituer « l'attentat », le coupable étant demeuré sur place.

À la vue du train et de ses lumières, en effet, un rhinocéros, sommeillant aux abords de la voie et brusquement réveillé, s'était évidemment senti provoqué par ce gros animal, aux yeux de braise, crachant de la fumée. Et, se précipitant d'un galop furibond sur la locomotive, il en avait heurté de biais l'avant, défonçant une plaque de tôle; celle-ci, se rabattant sous une roue, avait causé le déraillement. Assommé, l'agresseur gisait à quelques pas de la voie.

Les convois de l'Ouganda, fort heureusement, ne font pas tous les jours ou plutôt toutes les nuits des rencontres de ce genre. De la fenêtre de son compartiment, par contre, le voyageur a l'occasion de faire mainte connaissance aussi agréable que fugitive. Car la ligne, sur une grande partie de son parcours, longe l'immense réserve de chasse, dite du Sud. C'est là un véritable paradis pour le gibier, qui se sait à l'abri de

la balle des nemrods. Aussi antilopes de toute sorte, du mpala au tommie, zèbres et gnous fourmillent-ils littéralement: on voit ces gentilles bêtes paître paisiblement, à vingt ou trente mètres à peine de l'express, pour lequel elles ne daignent plus se déranger. Il arrive même parfois à mesdames les antilopes de faire un petit somme sur les rails, si bien que le mécanicien doit jouer éperdument du sifflet pour leur faire quitter ce moëlleux oreiller.

Il n'y a pas, sur cette ligne du Kenya, que des animaux de toute sorte pour faire le plaisir des yeux. Si vous avez de la chance et que le ciel soit clair vous pourrez, de Makindu, contempler dans toute sa gloire le Mont-Blanc africain, le Kilima-Ndjaro (6010 mètres), dont la coupole étincelante touche à la voûte du grand ciel bleu. Qui a eu le privilège de jouir de pareil spectacle, au coucher du soleil, ne l'oublie de sa vie.

A ce propos, un petit souvenir, pour terminer. Lorsque je passai, par une splendide soirée de janvier, à Makindu, j'étais, dans mon coupé, avec un colon anglais qui allait « faire une petite commission » à Nairobi. Nous avions lié connaissance et cet aimable insulaire m'expliqua la montagne, « baignée par l'Alpenglühn », me dit-il textuellement.

L'Alpenglühn? ... repris-je, étonné. On emploie donc aussi ce mot chez vous?

Mais non, mais non... me répondit cet excellent homme. Seulement, en Suisse, où j'ai passé plusieurs fois des vacances, j'ai eu, de Berne, l'occasion de voir quelquefois le Mont-Blanc, tout rose... comme celui-là, me dit-il, en montrant du doigt le géant.

Voir, de Berne, le Mont-Blanc est un joli tour de force. Mais jugeant discourtois de faire remarquer à mon interlocuteur sa petite erreur, je me bornai à répondre par de vagues hochements de tête, éminemment dubitatifs. Je n'étais, d'ailleurs, plus disposé à causer. Ce simple mot de Suisse, ce rappel de l'Alpenglühn m'avaient, tout aussitôt, reporté par la pensée au pays, auprès de nos belles montagnes: saisi d'une vague nostalgie, je demeurai silencieux. Est-ce pourquoi, si beau, si grandiose que soit le Mont-Blanc africain, il n'éveilla point en moi les impressions que je vécus en admirant de la terrasse de l'église de Thoune, Blümlisalp ou Jungfrau, ces reines de l'Oberland? Aussi m'étais-je promis de refaire, à mon retour en Europe, ce pèlerinage. J'ai tenu parole!

René Gouzy.

Dessins de G. Rabinowitch

